



HAL
open science

”Plumer Isocrate” : usage polémique du vocabulaire comique chez Grégoire de Nysse

Matthieu Cassin

► **To cite this version:**

Matthieu Cassin. ”Plumer Isocrate” : usage polémique du vocabulaire comique chez Grégoire de Nysse.
Revue des Études Grecques, 2008, 121 (2), pp.783-796. 10.3406/reg.2008.7991 . halshs-00365618

HAL Id: halshs-00365618

<https://shs.hal.science/halshs-00365618>

Submitted on 19 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Matthieu CASSIN

« PLUMER ISOCRATE » :
USAGE POLÉMIQUE DU VOCABULAIRE
COMIQUE CHEZ GRÉGOIRE DE NYSSE

Rien ne semble devoir être plus éloigné de la réflexion théologique sur les relations entre les Personnes à l'intérieur de la Trinité que les lazzis et les procédés satiriques de la comédie ancienne ou des pamphlets de Lucien de Samosate¹. Pourtant, un texte du IV^e siècle de notre ère, le *Contre Eunome* de Grégoire de Nysse², semble faire un large usage de ce type de procédés dans le cadre d'un débat dogmatique, pour déconsidérer l'adversaire en attaquant sa personne et son style. Il faut dire que le phénomène n'est pas tout à fait nouveau : on en rencontre plusieurs attestations dans les phases antérieures des débats avec les adversaires de l'Église ou bien entre différents courants internes à celle-ci³. Cependant, le

¹ Cette étude est la version largement remaniée d'une communication orale présentée à la Société pour l'encouragement des études grecques en France, lors de la séance du 3 décembre 2007. Elle a bénéficié des remarques faites lors de la séance, en particulier celles de Monique Alexandre, ainsi que des conseils précieux de Pierre Chiron et de Françoise Frazier.

² Éd. W. Jaeger, *Gregorii Nysseni Opera*, I-II, Leyde, 1960 (cité en abrégé, *Eun.* ; les références sont au livre, éventuellement au tome, et au paragraphe) ; il existe une traduction italienne de ce texte par Cl. Moreschini, *Gregorio di Nissa, Teologia trinitaria*, Milan, 1994, ainsi qu'une traduction anglaise des deux premiers livres par St. G. Hall (*El Contra Eunomium I en la producción literaria de Gregorio de Nisa. VI Coloquio internacional sobre Gregorio de Nisa*, éd. L. F. Mateo-Seco, J. L. Bastero, Pampelune, 1988, p. 35-135 ; *Gregory of Nyssa : Contra Eunomium II. An English Version with Supporting Studies. Proceedings of the 10th International Colloquium on Gregory of Nyssa (Olomouc, September 15-18, 2004)* [Supplements to *Vigiliae christianae* 82], Leyde, 2007, p. 59-201). Une traduction française intégrale est en préparation dans la collection des *Sources chrétiennes* (livres I et II : Raymond Winling ; livre III : Matthieu Cassin).

³ Pour cette question, on se reportera à l'étude magistrale d'A. Le Boulluec, *La Notion d'hérésie dans la littérature grecque II^e-III^e siècles* (Études augustiniennes, Série Antiquité 110-111), Paris, 1985, qui en dégage nettement les différentes étapes, jusqu'à Origène.

contexte de ce traité tranche quelque peu avec les exemples antérieurs, du fait de la formation reçue par les protagonistes. Si on connaît mal le cursus scolaire d'Eunome et de son maître Aèce⁴, on connaît assez bien celui de Grégoire de Nysse et surtout celui de son frère Basile de Césarée. Basile, l'aîné, fut formé d'abord en Cappadoce, puis à Athènes, où il croisa le futur empereur Julien⁵. Grégoire de Nysse bénéficia d'une formation moins prestigieuse, qui se déroula essentiellement en Cappadoce ; toutefois, elle lui fournit une ample maîtrise de la culture et de la rhétorique⁶, qu'il enseigna un temps.

Or, dans le long *Contre Eunome* qu'il composa en trois livres entre 380 et 383, traité consacré à réfuter de manière suivie un ouvrage théologique de son adversaire Eunome, interviennent, au milieu des discussions proprement théologiques, de nombreux passages qui attaquent directement l'adversaire, dans le style du pamphlet. C'est à l'un de ces lieux que je voudrais consacrer cette étude ; si elle s'étend parfois à d'autres passages, à la faveur d'un parallèle, elle ne prétend pas épuiser un sujet particulièrement abondant chez cet auteur⁷.

⁴ La plupart des sources que nous possédons sur ces deux personnages sont en effet issues du parti adverse et marquées par la polémique ; seuls les fragments de l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge échappent à ce travers, mais nous donnent peu de renseignements sur la formation des deux hommes. Pour une reconstitution de leurs parcours, voir R. P. Vaggione, *Eunomius of Cyzicus and the Nicene Revolution* (Oxford Early Christian Studies), Oxford, 2000, p. 1-29, qui utilise toutes les sources disponibles ; cf. également J.-M. Prieur, « Aèce selon l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge », *RHPPhR* 85, 2005, p. 529-552 ; « Eunome selon l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge », *RHPPhR* 86, 2006, p. 171-182 ; l'auteur ignore cependant l'ouvrage de Vaggione cité ci-dessus.

⁵ Cf. Ph. Rousseau, *Basil of Caesarea* (The Transformation of the Classical Heritage 20), Berkeley, Los Angeles, Oxford, 1994, p. 27-60 ; J. A. McGuckin, *St Gregory of Nazianzus. An Intellectual Biography*, Crestwood, New York, 2001, p. 35-83.

⁶ Voir en particulier P. Maraval, *Grégoire de Nysse, Lettres* (SC 363), Paris, 1990, p. 43-50 ; Chr. Klock, *Untersuchungen zu Stil und Rhythmus bei Gregor von Nyssa. Ein Beitrag zum Rhetorikverständnis der griechischen Väter* (Beiträge zur Klassischen Philologie 173), Francfort, 1987, p. 76-121 ; on peut toujours utiliser, avec quelques précautions, L. Méridier, *L'Influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grégoire de Nysse*, Rennes, 1906. Pour l'étude d'œuvres précises, on peut se reporter également à J. Bauer, *Die Trotsreden des Gregorios von Nyssa in ihrem Verhältnis zur antiken Rhetorik*, Marburg, 1892 ; J. A. Stein, *Encomium of Saint Gregory, Bishop of Nyssa, on his Brother Saint Basil*, Washington, 1928, en particulier p. LXXI-XCVI ; Fr. Mann, « Gregor Rhetor et Pastor. Interpretation des Proömiums der Schrift Gregors von Nyssa *De infantibus praemature abreptis* », *VChr.* 31, 1977, p. 126-147.

⁷ Si Grégoire de Nysse a très souvent suscité l'intérêt pour ses rapports à la philosophie, sa connaissance de la culture classique n'a que peu retenu l'attention jusqu'à présent. On en trouve un bon exemple en comparant les articles du *Reallexikon für Antike und Christentum* consacrés respectivement à Grégoire de Nazianze (« Gregor II (Gregor von Nazianz) », *RAC* 12, col. 793-863, en particulier 835-859) et à Grégoire de Nysse (« Gregor III (Gregor von Nyssa) », *RAC* 12, col. 863-895, en particulier 883-892) : le premier étudie longuement les références culturelles de Grégoire de Nazianze, le second, les connaissances philosophiques de Grégoire de Nysse. L'analyse des rapports de ce dernier à la culture littéraire profane constitue l'un des axes principaux de ma thèse de doctorat, consacrée au troisième livre du *Contre Eunome* (« La controverse comme mode de persuasion et d'élaboration théologique : étude des traités *Contre Eunome* de Grégoire de Nysse », sous la direction de M. le Professeur O. Munnich, Université Paris IV – Sorbonne).

Situons brièvement notre texte : Eunome avait cité un passage du précédent traité de Basile, *Contre Eunome*⁸, qu'il commentait, dit Grégoire, avec beaucoup de suffisance ; Grégoire ne rapporte pas exactement ce qu'Eunome en disait mais s'attaque directement à la personne de son adversaire. Grégoire cite en revanche le passage de Basile concerné⁹, auquel fait immédiatement suite le texte que je retiens. En voici une traduction, assez littérale.

[23] ταῦτα μὲν ὁ μέγας φησίν. ὁ δὲ μαχόμενος τοῖς εἰρημένους οἷα κέχρηται καθ' ἡμῶν τῆ εὐστοχία, ὅτῳ σχολῇ τοῖς ἀνονήτοις ἐνευκαιρεῖν, ἐξ αὐτῆς τοῦ Εὐνομίου τῆς συγγραφῆς διδασκέσθω. οὐ γάρ μοι φίλον τοῖς ἐμοῖς παρεντιθέναι πόνους τὴν ναυτιώδη φλυαρίαν τοῦ ῥήτορος καὶ τὸ ἀμαθὲς αὐτοῦ καὶ ἀνόητον διὰ μέσου τῶν ἐμῶν λόγων ἐνστηλιτεῦσθαι. [24] ἔπαινον γάρ τινα διεξέρχεται λόγων τῶν σημαντικῶν τὸ ὑποκείμενον φανερούτων καὶ διὰ τῆς συνήθους ἑαυτοῦ λέξεως συντίθησι καὶ διακολλᾷ τὰ ἐν τριόδοις ἀπερριμμένα τῶν λεξειδίων ῥακώματα, καὶ πάλιν ὁ τλήμων Ἰσοκράτης περιεσθίεται ῥήματά τε καὶ σχήματα πρὸς τὴν σύνθεσιν τοῦ προκειμένου παρατιλλόμενος, ἔστι δὲ ὅπου καὶ ὁ Ἑβραῖος Φίλων τὰ ἴσα πάσχει, ἐκ τῶν ἰδίων πόνων συνερανίζων αὐτῷ τὰ λεξειδία. [25] καὶ οὐδὲ οὕτως ἐξεργάσθη τὸ πολυκέντητον τοῦτο καὶ πολύχρωμον τῶν λόγων ἐξύφασμα, ἀλλὰ πᾶν ἐπιχείρημα καὶ πᾶσα προβολὴ νοημάτων καὶ πᾶσα παρασκευὴ τεχνικὴ αὐτῆ περὶ ἑαυτὴν κατερρῆνῃ· καὶ οἷόν τι περὶ τὰς πομφόλυγας συμβαίνειν εἶωθεν, ὅταν πρὸς τι διὰ σύστασιν ὑδάτων ἀνωθεν αἱ σταγόνες φερόμεναι τὰς ἀφρώδεις ἐπαναστάσεις ἐργάζονται, αἱ ὁμοῦ τε συνέστησαν καὶ παραχρῆμα διέπεσον, μηδὲν τῆς ἰδίας συστάσεως τοῖς ὕδασιν ἴχνος ὑπολειπόμεναι, τοιαῦται τῶν τοῦ λογογράφου νοημάτων αἱ φυσαλλίδες ὁμοῦ τῷ προβληθῆναι δίχα τῶν ἀπτομένων κατασβεννύμεναι.

« [23] Voilà ce que dit le Grand¹⁰. Mais toute l'adresse qu'a employée contre nous celui qui combat ces paroles, que celui qui a du loisir à passer à ces choses inutiles l'apprenne de l'écrit même d'Eunome. Car il ne me plaît pas d'insérer dans mes propres travaux le verbiage nauséeux de ce rhéteur, ni d'inscrire sur une stèle son caractère ignorant et dément au milieu de mes discours. [24] En effet, il parcourt un « *éloge des discours signifiants qui manifestent le substrat* »¹¹ et, selon son mode d'expression habituel, juxtapose et colle les loques des petites expressions rejetées aux carrefours, et de nouveau l'infortuné Isocrate est dévoré, plumé de ses mots et figures pour composer sur ce sujet, et il y a des endroits où c'est aussi Philon l'hébreu qui est soumis au même traitement, apportant sur ses propres travaux sa quote-part aux petites expressions de cet homme. [25] Et la toile chamarrée et chatoyante de ses discours n'est même pas ainsi menée à bien, mais toute entreprise, toute défense de ses concepts, toute préparation technique coule toute seule à pic ; et ce qui arrive habituellement au sujet des bulles d'air qui, lorsque les gouttes tombent d'en haut sur quelque chose à travers une masse d'eau, produisent des effervescences d'écume, qui en même temps

⁸ Basile de Césarée, *Contre Eunome*, éd. G.-M. de Durand et L. Doutreleau, trad. B. Sesboué (SC 299, 305), Paris, 1982, 1983. Pour une étude d'ensemble du débat entre Basile et Eunome, cf. B. Sesboué, *Saint Basile et la Trinité. Un acte théologique au IV^e siècle*, Paris, 1998.

⁹ *Eun.* III.5.21-22 = Basile de Césarée, *Contre Eunome*, II, 4.

¹⁰ C'est-à-dire Basile.

¹¹ Ces mots seraient un fragment d'Eunome, d'après l'édition de W. Jaeger et d'après R. P. Vaggione, *Eunomius, The Extant Works* (Oxford Early Christian Texts), Oxford, 1987, p. 120. Ce n'est pas impossible ; il me paraît toutefois vraisemblable qu'il s'agisse d'une parodie par Grégoire du style d'Eunome, en particulier du fait du jeu d'assonances en -ων ; de telles pratiques d'écriture parodique sont fréquentes dans la critique stylistique.

se forment et aussitôt disparaissent, sans laisser sur l'eau aucune trace de leur formation, voilà les bulles que sont les concepts de cet écrivain, qui se dissipent aussitôt présentées, sans contact. » (*Eun.* III.5.23-25)

En résumant à grands traits ces quelques lignes, on peut retenir les éléments suivants : c'est la forme du discours de l'adversaire, plus que son contenu, qui est d'abord critiquée ; sa composition est décrite comme un ravaudage de rebuts ou un pillage ; le tout se clôt sur une comparaison entre les conceptions d'Eunome et les bulles d'air dans l'eau. Tout le passage regorge de termes rares et recherchés, qui appartiennent pour la plupart au vocabulaire comique ou satirique ancien.

UN STYLE ARTIFICIEL ET FAUSSEMENT BEAU

Si l'on regarde de plus près les reproches adressés au style d'Eunome, on remarque un certain nombre d'éléments qui rapprochent ce passage des critiques adressées à un style rhétorique, généralement appelé asianisme, et dont les figures tutélaires sont Gorgias et Isocrate. Le trait le plus flagrant est l'accusation de ne tenir compte, dans l'écriture, que de l'ornement, des mots et des figures (*ῥήματα καὶ σχήματα*, §24), des petites expressions (*λεξείδια*, §24, deux fois). Si bien que Grégoire accuse son adversaire de ne prendre à ses modèles, en particulier Isocrate, que l'habillement, l'ornement extérieur, sans tenir compte du fond des discours¹² ; d'où l'emploi de deux verbes, *περιεσθῶ* et *παρατίλλω*, qui ont été employés l'un et l'autre dans la langue satirique. En particulier, le premier, lorsqu'il ne désigne pas simplement le fait de ronger, de manger la chair qui entoure un os, par exemple, est employé au moins une fois par Lucien (*Lexiphanes*, 23-24) pour décrire la mauvaise pratique de Lexiphane, qui imite les sottises des sophistes récents. Lorsque Lycinus précise sa critique, c'est justement pour reprocher à Lexiphane de se préoccuper des expressions (*λέξεις*) avant que de chercher les pensées (*διάνοιαι*), ce que souligne le préverbe *περι-*. Le second verbe, *παρατίλλω*, semble relever moins directement de ce lexique ; il désigne l'arrachage des poils, comme au début des *Acharniens* :

« Et moi, toujours le tout premier, j'arrive à l'assemblée, je m'assieds ; puis, comme je suis seul, je geins, je baille, je m'étire, je pète, je ne sais que faire, je dessine sur le sol, je m'arrache des poils, je fais mes comptes. » (v. 28-31)¹³

¹² On pourra comparer ces reproches à ceux que lui adresse Grégoire en *Eun.* II. 404-405 : Eunome est accusé de suivre les beautés d'expression de Platon (ἡ καλλιφωνία τῆς Πλατωνικῆς λέξεως ; pour cette expression, cf. également *Eun.* III.7.34). Or Denys d'Halicarnasse (*Démophile*, 5, 4) emploie un verbe très proche (*καλλιπέομαι*) dans la critique qu'il fait du grand style platonicien ; on trouve également le terme *καλλιφωνία* employé chez Lucien (*Les ressuscités*, 22, 10) pour décrire le discours de Platon.

¹³ Ἐγὼ δ' αἰεὶ πρότιστος εἰς ἐκκλησίαν
νοστῶν κάθημαι· κἄτ' ἐπειδὴν ὃ μόνος,
στένω, κέχηνα, σκορδινῶμαι, πέρδομαι,
ἀπορῶ, γράφω, παρατίλλομαι, λογιζομαι (éd. V. Coulon, trad. H. van Daele [CUF], Paris, 1934).

Si ce terme est généralement lié aux accusations d'absence de virilité, pour ne pas dire plus, Grégoire ne l'emploie absolument pas dans ce sens ici¹⁴ : il faut supposer, me semble-t-il, un déplacement de l'image originelle – c'est pourquoi j'ai proposé de le traduire ici par 'plumer', sens figuré équivalent en français – afin de désigner l'action d'arracher à un auteur non pas sa chair, ses pensées, mais ses poils, l'ornement de son discours ; les deux verbes désignent donc, à travers deux images différentes, le même procédé, emprunter l'ornement ajouté du discours d'autrui et le plaquer sur son propre discours.

De même, l'expression ναυτιώδη φλυαρίαν, « verbiage nauséeux », rappelle certaines critiques adressées à des tenants de l'asianisme ; ainsi, chez Denys d'Halicarnasse, dans l'analyse du style d'Hégésias¹⁵. Toutefois, l'expression complète ne se rencontre à notre connaissance qu'une fois, en dehors de Grégoire de Nysse, chez Plutarque, *Comparatio Aristophanis et Menandri*, 853C¹⁶, dans une critique du style d'Aristophane ; plusieurs types d'expressions qui se rencontrent chez Aristophane sont opposés deux à deux : le verbiage nauséeux s'oppose au style élevé et noble. Que Grégoire ait connu directement le texte de Plutarque ou qu'il ait eu connaissance d'autres emplois dans des traités de critique littéraire ou de rhétorique qui ne nous ont pas été conservés¹⁷, ces différents éléments orientent nettement la lecture vers une critique du style d'Eunome qui le fait entrer dans la catégorie des écrivains au style corrompu.

On retrouve en effet dans ce passage une tonalité comparable à celle qu'a analysée Laurent Pernot¹⁸, dans son étude de la δεινότης et de ses mauvais usages. Ceux-ci consistent en particulier dans une virtuosité apparente, mais non réelle. Une telle lecture s'appuie en particulier sur le chapitre du *De ideis* d'Hermogène consacré à la δεινότης. Michel Patillon résume ainsi les reproches du théoricien antique :

« Ce qui condamne cependant ce type de discours aux yeux d'Hermogène, c'est que ces composants, où brille l'habileté du locuteur, sont tous du domaine de la *lexis* et qu'il n'est proposé sous ces dehors que des pensées banales et communes qui, rapportées à la situation d'élocution, se révèlent insuffisantes à rendre le discours réellement habile. »¹⁹

¹⁴ Sens qu'il connaît pourtant, comme l'atteste l'emploi en *Commentaire sur le Cantique*, 221, 10.

¹⁵ Denys d'Halicarnasse, *De compositione verborum*, 18, 29, τούτων δὲ τῶν φλυαρημάτων.

¹⁶ On sait que ce traité ne nous est conservé que par un résumé postérieur à Plutarque (cf. G. Lachenaud, « Notice », dans Plutarque, *Traité*s 54-57 [CUF], Paris, 1981, p. 94-97) ; cependant, l'expression a de bonnes chances d'être de l'auteur, et non de l'abrégiateur, du fait même de sa rareté. En outre, l'adjectif ναυτιώδης n'est attesté, hors de la littérature médicale, que chez Plutarque (*Conviv.* 669A ; *Sanitat.* 127A ; 128D ; *Virt. mor.* 442F ; *Virt. et vit.* 100E ; *Vita Pyrr.* 13, 2, 2) et chez Grégoire de Nysse (dans le passage qui nous occupe, ainsi qu'en *Inscr.* 61, 18 et *Deit. Euag.* 337, 6 ; les deux dernières occurrences sont en contexte médical).

¹⁷ Il est également possible qu'il ait formé lui-même l'expression, bien que cette hypothèse me semble moins probable.

¹⁸ *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain* (Études augustinienes, série Antiquité 137-138), Paris, 1993, t. 1, p. 371-379.

¹⁹ M. Patillon, *La Théorie du discours chez Hermogène le rhéteur. Essai sur la structure de la rhétorique ancienne* (Collection d'études anciennes 117), Paris, 1988, p. 277 ; cf. Hermogène, *De ideis*, 377-378.

On peut également rapprocher ces critiques de l'étude par Démétrios des formes vicieuses du style (*χαρακτήρες διημαρτημένοι*) ; dans la préface à son édition du traité *Du style*, Pierre Chiron note que, depuis Théophraste, la froideur est liée à « la recherche de l'ornement surajouté, le κόσμος ἐπίθετος, sous ses deux aspects, *μεγαλοπρεπές* et ἡδύ, grandeur et agrément »²⁰. Les analyses du même auteur sur l'ensemble des sections concernant les formes vicieuses du style viennent confirmer les rapprochements envisagés avec les reproches que Grégoire adresse à Eunome : les deux caractéristiques communes dégagées, la désobéissance à la règle de la convenance et l'excès dans l'emploi des procédés propres à chaque style²¹, se retrouvent régulièrement dans les attaques de Grégoire²² ; en outre, les différents termes analysés renvoient directement à un discours dont l'ornement est une pièce advenue, surajoutée²³. Il ne semble pas possible, cependant, de préciser davantage la source exacte des théories de Grégoire.

GUENILLES, RAVAUDAGE ET CENTON

Cependant, outre les liens entretenus avec les théories du style et les élaborations d'une critique rhétorique de l'écriture, Grégoire de Nysse recourt à des armes plus directes pour déconsidérer l'adversaire. On a déjà vu quelques rapprochements avec le vocabulaire satirique : en prêtant une plus grande attention aux termes et aux images employées, il est possible de mettre au jour plus nettement ces référents et leurs fonctions. La principale image employée par Grégoire dans ce passage est celle des vêtements rapiécés, ou plutôt des haillons rapiécés. La source de cette comparaison remonte pour l'essentiel à Aristophane, *Acharniens*, v. 410-434 ; Dicéopolis, voulant persuader l'Assemblée de conclure la

²⁰ P. Chiron, préface à Démétrios, *Du style* (CUF), Paris, 1993, p. LXIII.

²¹ Cf. P. Chiron, *Un Rhéteur méconnu : Démétrios (Ps.-Démétrios de Phalère). Essai sur les mutations de la théorie du style à l'époque hellénistique* (Textes et traditions 2), Paris, 2001, p. 166 : « Le premier point commun à ces "vices" est qu'ils se définissent comme une désobéissance à la règle de la convenance (*πρέπον*) (cf. §120, 188, 237, 238), qui impose d'adapter le style au sujet [...]. Le second est qu'ils proviennent tous, sur le modèle du style froid défini par Théophraste comme "ce qui excède l'expressions adéquate" (§114), d'un abus dans l'emploi des procédés adaptés à chaque style : le style froid est un style *trop* grand, le style affecté correspond à une recherche de l'élégance poussée *trop* loin, etc. [...] Les *χαρακτήρες διημαρτημένοι* ne sont pas tant le contraire des types de style, comme on a pu le dire, que leur caricature. » Cette dernière définition correspond parfaitement aux visées de Grégoire : réduire le style de l'adversaire à une caricature de style, comme il réduit sa vie à une caricature. Sur ce dernier point, voir les commentaires de J. A. Röder, *Gregor von Nyssa, Contra Eunomium I, 1-146*, (Patrologia 2), Francfort, Berlin, etc., 1993, ouvrage consacré à la première partie du premier livre, qui retrace l'historique de la controverse eunomienne, y compris les biographies polémiques de ses protagonistes.

²² On se reportera particulièrement au premier livre du *Contre Eunome*, où les attaques sont les plus nombreuses. Sur cette question, voir en particulier Chr. Klock, *Untersuchungen...*, p. 145-158. Cf. en particulier *Eun.* I.11-19, mais aussi II.127-128, 404-405 ; III.1.2 ; etc.

²³ Que Grégoire s'appuie sur une telle critique du style est confirmé par la cohérence des images entre un autre passage du *Contre Eunome*, II.128, cité plus bas et les réflexions d'Hermogène sur la beauté surajoutée : cf. *infra* p. 789-790 et n. 32.

paix, demande à Euripide des éléments de ses pièces déjà jouées, costumes, vers, etc., car il ne peut réussir par ses propres forces oratoires. On y rencontre le terme *ράκωμα*, pour désigner les « haillons tragiques », en particulier les guenilles qui constituaient le costume de scène de Télèphe et que veut revêtir Dicéopolis²⁴. Or c'est précisément ce mot qu'emploie ici Grégoire, alors même qu'il est particulièrement rare dans la littérature grecque conservée²⁵ ; il n'apparaît en fait que dans ce passage d'Aristophane, dans la littérature grammaticale liée à ce texte et chez les Cappadociens. Chez Aristophane, un simple citoyen vient voir un poète pour lui demander un costume de scène, symbole d'un personnage entier de l'auteur, parole et action, afin de suppléer son incapacité à parler de lui-même ; chez Grégoire, Eunome est accusé de ramasser des haillons de mots et de figures pour en faire un discours, chose dont il est incapable par ses propres forces.

L'un des deux verbes de cette phrase mérite également un peu d'attention, *διακολλῶ*, lui aussi extrêmement rare. En effet, il n'est attesté que chez Lucien et Grégoire de Nysse²⁶. Chez Lucien, si le terme est employé de manière technique pour désigner le collage de plaques de marbre dans l'*Hippias*, 6 – ce qui peut n'être pas sans rapport avec les ornements plaqués sur un discours creux – il désigne surtout, dans l'*Adversus indoctum et libros multos ementem*, 16, l'action de coller entre eux les feuillets de papyrus (*κολληματα*) qui constituent un rouleau²⁷. Un tel référent pourrait soutenir l'emploi qu'en fait ici Grégoire : Eunome colle ensemble les expressions prises aux carrefours, comme il collerait au hasard des feuillets de différents livres, pour en faire un rouleau absurde.

Nous avons, à deux reprises, signalé que ces termes rares étaient employés en un autre passage du *Contre Eunome* (II.128) ; or ces lignes du livre précédent permettent d'éclairer mieux encore l'intention de l'auteur dans notre passage, ainsi que ses références littéraires et polémiques. Nous n'en retiendrons que l'élément central :

καὶ ὡσπερ οἱ πτωχοὶ δι' ἀπορίαν ἐσθῆτος ἐκ ρακωμάτων τινῶν τοὺς χιτῶνας
 ἑαυτοῖς περικεντοῦντες συρράπτουσιν, οὕτω καὶ τοῦτον ἄλλην ἀλλαχόθεν
 λέξιν περιβοσκόμενον διὰ τούτων ἐξυφῆναι ἑαυτῷ τοῦ λόγου τὸν κέντρανα,

²⁴ On peut noter que ce terme appartient à la classe bien attestée des noms en -μα, dont P. Chantraine a montré qu'ils sont formés en majorité par la langue tragique, en particulier Euripide, ou bien par Aristophane dans l'intention de parodier les tragiques, comme c'est le cas ici. Cf. P. Chantraine, *La Formation des noms en grec ancien* (Collection linguistique 38), Paris, 1933, p. 175-190, ici p. 187-188, qui relève justement ce terme. La racine de τὸ *ράκος* est anciennement attestée, en particulier depuis l'*Odyssée* (cf. VI, 178 ; XIII, 434 ; XIV, 342, 349, 512 ; XVIII, 67, 74 ; XIX, 507 ; XXI, 221 ; XXII, 1, 488), où il caractérise presque toujours les haillons qui déguisent la force d'Ulysse ; en contexte chrétien, c'est aussi le terme qui est employé en Mt 9, 16 pour désigner la pièce de tissu mise sur un vieux vêtement. Je remercie M. Casevitz qui a bien voulu attirer mon attention sur ces points.

²⁵ Aristophane, *Acharn.* 432 (et *Hypoth. Acharn.* 9 ; cf. également *Scholia in Eur., Schol. vet. in Ph.* 325, 4) ; Grégoire de Nysse, *Eun.* II.128 ; III.5.24 ; Grégoire de Nazianze, *Carm.* I.1.10, 748 ; II.1.12, 590.

²⁶ Ici et en *Eun.* II.128.

²⁷ Pour la production d'un rouleau de papyrus, voir par exemple : W. A. Johnson, *The Literary Papyrus Roll : Formats, Conventions. An Analysis of the Evidence from Oxyrhynchus*, New Haven, 1992 et Id., *Book Rolls and Scribes in Oxyrhynchus. Studies in Book and Print Culture*, Toronto, Buffalo, Londres, 2004, p. 86-91.

οὐκ ἀταλαιπώρως διακολλῶντα τὴν συμβολὴν τῶν ῥημάτων καὶ συναρμύζοντα, οὐδὲ τὸ γλίσχρον καὶ μειρακιώδες τῆς φιλοτιμίας εἰς ἄμιλλαν ἀνδρῶν πρὸς ἀλήθειαν βλέποντι τοσοῦτον ἀπόβλητον, ὅσον ἀθλητῆ τι τῶν καρτερικῶν καὶ ἐξώρων τὸ διὰ περιεργίας κομωτικῆς γυναικίζεσθαι.

Et comme les pauvres qui, par manque de vêtement, cousent ensemble leurs tuniques à partir de loques percées de toute part²⁸, de même lui aussi, broutant²⁹ ici et là une expression, en coud le patchwork de son discours, collant et ajustant sans fatigue³⁰ la conjonction des mots, lui dont l'amour de la lutte peineux³¹ et adolescent est aussi éloigné d'un homme tourné vers la vérité que l'est d'un athlète vétéran et endurci l'usage d'une toilette raffinée³² pour se rendre femme.

Grégoire utilise ici, pour désigner le résultat du labeur d'Eunome, le terme κέντρων, qui désigne à la fois le patchwork, tissu composé de morceaux appartenant à d'autres pièces, et le centon, pièce de vers composée de vers empruntés à d'autres œuvres³³. Or cette image fut largement utilisée dans la polémique chrétienne avant Grégoire, en particulier par Irénée de Lyon et Clément d'Alexandrie³⁴

²⁸ Pour une description assez proche des vêtements percés et rapiécés, cf. *De Beneficentia*, 96, 24-25 ; *In illud : Quatenus uni*, 116, 2-3 ; *Aduersus eos qui baptismum differunt*, 360, 19-20. Dans les deux premiers textes, la description porte sur les vêtements des pauvres, dans le sermon *Aduersus eos...*, sur le vieil homme non purifié par le baptême.

²⁹ περιβόσκω : le verbe n'a pas d'emploi satirique attesté en dehors de ce passage de Grégoire.

³⁰ L'adverbe ἀταλαιπώρως est moins rare que beaucoup d'autres termes qui sont ici signalés ; il n'est pas inintéressant de noter, cependant, qu'il est aussi attesté chez Aristophane (fgt 254 Kock), dans un vers qui nous est transmis par les différents dictionnaires anciens, pour expliquer précisément cet adverbe ; or, le vers d'Aristophane porte sur la création poétique : οὕτως αὐτοῖς ἀταλαιπώρως ἢ ποιήσις δέκεται.

³¹ Cf. *Eun.* I.25, 550, 616, passages qui sont tous de polémique contre l'écrit d'Eunome et sa manière stylistique ; seule l'occurrence de I.38 appartient à un contexte légèrement différent, puisque le terme est alors employé dans la critique du mode de vie d'Aèce, le maître d'Eunome.

³² Cf. *Eun.* I.19 pour une même expression dans un contexte semblable : Eunome utilise les artifices de la rhétorique plutôt que de choisir la beauté naturelle ; cf. J. A. Röder, *Gregor von Nyssa...*, p. 163-164, pour l'analyse du contexte rhétorique de cette expression, avec référence, en particulier, à Hermogène, *De ideis* 297, 24-298, 19 (traduction M. Patillon, *Hermogène, L'Art rhétorique*, Paris, 1997, p. 399-400, en particulier p. 399, n. 3). Cette image nous ramène au contexte de la critique stylistique que nous analysons plus haut, p. 788.

³³ En son premier sens, le terme κέντρων n'est pas d'un emploi très courant ; voir en particulier *Schol. in Aristophanis Nubes* 450 ; Eustathe de Thessalonique, *In Il.* 1308, 61-1309, 4 (et 1099, 51, avec les notes *ad loc.* de l'édition de M. van der Valk, Leyde, etc., 1987). Ce mot, entre autres acceptions, désignait la couverture des ânes, faite de vieux sacs et tissus (cf. *Schol. in Nubes* 450), et à partir de là, des tissus faits de pièces et de morceaux, puis ce que nous nommons centons, c'est-à-dire un texte composé d'éléments pris ici et là chez d'autres auteurs. Grégoire joue évidemment ici de cette double acception, matérielle et littéraire. Pour l'histoire des centons chrétiens d'Homère, voir l'édition de R. Schembra, *Homerocentones* (CCSG 62), Turnhout, 2007, qui réunit les principales indications bibliographiques.

³⁴ Cf. A. Le Boulluec, « Exégèse et polémique antignostique chez Irénée et Clément d'Alexandrie : l'exemple du centon », dans Id., *Alexandrie antique et chrétienne. Clément et Origène* (Études augustinienne, série Antiquité 178), Paris, 2006, p. 213-219 (initialement paru dans *Studia Patristica* 18, 1982, p. 707-713).

dans leur lutte contre les gnostiques. L'image leur servait à déconsidérer l'exégèse et les constructions dogmatiques de leurs adversaires, accusés de composer des monstres faits de pièces et de morceaux. À propos d'un passage de Clément d'Alexandrie (*Stromates*, III, 38, 1), A. Le Boulluc note : « Le terme intéressant ici est le verbe συγκαττύειν. Le ravaudage et le rapiéçage sont les opérations productrices du centon, et Clément, au moyen de ce verbe, doit faire allusion à des morceaux littéraires de cette sorte. »³⁵ Si on ne retrouve pas ce verbe dans le texte de Grégoire que nous venons de citer, on y trouve en revanche son synonyme συρράπτω. L'image du gnostique que cette image sert à tracer n'est pas tout à fait celle que Grégoire trace d'Eunome mais elle n'en est cependant que peu éloignée : « Elle [la force polémique de l'exemple du centon] s'accorde avec la caricature de l'hérétique comme sophiste fourbe et retors. Clément emploie d'ailleurs le verbe simple καττύειν pour évoquer l'ingéniosité frauduleuse des gnostiques hérétiques, leurs artifices de langage faits pour séduire la foule, qu'il oppose au petit nombre des gens dignes de la vérité. »³⁶

Cette image du centon, destinée à déconsidérer le fond et la forme du discours adverse, se rencontre également chez Lucien. En particulier, dans le *Comment écrire l'histoire*, 23, Lucien rapproche συγκαττώ et ῥάκος, lorsqu'il se moque des disproportions qui affectent les ouvrages d'histoire³⁷. De tels rapprochements pourraient donc faire penser que l'image telle que l'emploie Grégoire découle d'une double source, la satire des styles corrompus, et plus largement des pillages rhétoriques donnant naissance à des monstres, source remontant ultimement à Aristophane³⁸, et d'autre part la tradition hérésiologique qui s'attaquait ainsi à la cohérence des propos de l'adversaire, tradition qui nous est connue à partir d'Irénée de Lyon. Il est possible qu'il y ait un écho à cette double tradition dans une remarque apparemment anodine de l'historien Socrate

³⁵ *Ibid.*, p. 214.

³⁶ *Ibid.*, p. 215.

³⁷ Χρῆ δὲ οἶμαι μὴ οὕτως, ἀλλ' ὁμοία τὰ πάντα καὶ ὁμόχροα εἶναι καὶ συνᾶδον τῇ κεφαλῇ τὸ ἄλλο σῶμα, ὡς μὴ χρυσοῦν μὲν τὸ κράνος εἶη, θώραξ δὲ πάνυ γελῶδος ἐκ ῥακῶν ποθεν ἢ ἐκ δερμάτων σαπρῶν συγκεκαττυμένος καὶ ἡ ἀσπίς οἰσύνῃ καὶ χοιρῖνῃ περὶ ταῖς κνήμας. Les deux termes se rencontrent également en *Saturnales*, 28, avec une référence explicite aux haillons du théâtre ; le contexte est cette fois celui du contraste entre les richesses et la pauvre santé de ceux qui se livrent à la débauche.

³⁸ Pour une présentation synthétique des rapports des écrivains chrétiens aux œuvres d'Aristophane, cf. I. Opelt, « Aristophanes », *RAC Suppl.* 1, col. 587-595. L'auteur relève qu'Aristophane n'est pas une figure centrale pour les Pères, même s'il est cité par certains, en particulier Clément d'Alexandrie et Isidore de Péluse. Si elle s'arrête surtout aux rapports conflictuels établis par la plupart des auteurs chrétiens avec le théâtre d'Aristophane, I. Opelt note toutefois qu'un certain nombre de termes rares sont repris à Aristophane, sans doute par l'intermédiaire des travaux des grammairiens. Elle ne dit rien, cependant, des Cappadociens. On pourra aussi se reporter à L. Canfora, « Le collezioni superstiti », dans G. Cambiano, L. Canfora, D. Lanza (éd.), *Lo Spazio letterario della Grecia Antica* II, « La Ricezione e l'attualizzazione del testo », Rome, 1995, p. 95-250, en particulier p. 145-148, ainsi qu'à R. Kassel, « Aus der Arbeit an den Poetae Comici Graeci », *Kleine Schriften*, Berlin, New York, 1991, p. 215-263, ici p. 220-255, pour une liste des *Testimonia Aristophanea*, qui ne relève pas notre passage. Malheureusement, l'ouvrage de J. A. Röder, *Gregor von Nyssa, Contra Eunomium I.1-146*, ne retient aucune référence à Aristophane dans son commentaire.

(*Histoire ecclésiastique*, II, 35, 11) sur Aèce, maître d'Eunome, que P. Maraval traduit ainsi :

Ἐπιστολάς τε συνεκάττυε πρὸς τὸν βασιλέα Κωνστάντιον καὶ πρὸς ἑτέρους τινάς, ἔρεσχελίας συμπλέκων καὶ σοφίσματα μελετῶν.

« il fabriquait des lettres pour l'empereur Constance et d'autres gens, y entremêlant des propos futiles et s'y exerçant à des sophismes. »³⁹

La phrase se trouve dans un portrait à charge de l'hérésiarque, qui souligne en particulier son éducation inachevée et en fait un type du demi-savant. Il me semble que le verbe συγκαττώ comporte une attaque un peu plus vive que ce que laisse supposer la traduction : Aèce est accusé de composer ces lettres en cousant ensemble des morceaux tout faits.

Si l'on rassemble les éléments dégagés jusqu'à présent, on note que Grégoire attaque d'abord le style de son adversaire, en utilisant à la fois la critique des styles telle qu'elle a été théorisée peu à peu, en particulier par Démétrios, Denys d'Halicarnasse et Hermogène, et la satire littéraire et religieuse ; cependant, ces deux armes sont orientées vers le même but, disqualifier le discours de l'adversaire en montrant qu'il est composé au moyen de mots et de figures qui ne correspondent pas à son objet, qu'il n'y a pas de cohérence entre la pensée et son expression. Grégoire, au contraire, use dans tout ce passage d'un vocabulaire marqué par la tradition satirique, ou du moins correspondant au niveau de langue recherché adapté à une critique littéraire : nous avons déjà indiqué plusieurs exemples et pouvons en ajouter encore quelques-uns.

On peut ainsi relever l'expression τὰ ἐν τριόδοις ἀπερριμμένα (ῥακώματα), les « loques rejetées aux carrefours » : s'il est plus difficile d'identifier précisément ici les liens avec la satire ancienne⁴⁰, il semble que l'expression connaisse une certaine popularité à partir du IV^e siècle dans la langue savante⁴¹ ; elle sert à désigner ce qui est mis au rebut, jeté à tout venant⁴². De même, la description du discours d'Eunome comme une « toile chamarrée et chatoyante »

³⁹ Socrate de Constantinople, *Histoire ecclésiastique* II-III, trad. P. Périchon, P. Maraval (SC 493), Paris, 2005, p. 159.

⁴⁰ On trouve toutefois dans la satire proprement dite, chez Juvénal, une notation proche, quoique non similaire (*Satires*, I, 63-64) : l'auteur dit alors écrire « au carrefour » (*quadriuiio*).

⁴¹ Cf., avec le verbe simple, ῥίπτω, Astérius d'Amasée, *Hom.* II, 7, 1 (l'auteur est proche des Cappadociens et leur fait de fréquents emprunts ; cf. C. Datema, *Asterius of Amasea, Homilies I-XIV*, Leyde, 1970, p. xxx-xxxii) ; Thémistios, *Or.* 20, p. 5, 5-6 (l'expression désigne ici ce qu'il ne faut pas faire avec la philosophie, la jeter aux carrefours, à disposition de tous ; cf. aussi *Or.* 26, p. 141, 19, ῥίπτειν ἐν ταῖς ὁδοῖς, dans un contexte semblable). On trouve également une variante avec ἐκρίπτω chez Cyrille d'Alexandrie, *De adoratione* (PG 68), 172C.

⁴² L'expression est également attestée dans plusieurs scholies anciennes : *Scholia vetera in Aeschylum* (Ch. 98a3) ; *Scholia in Lucianum* (77.1.1.28) ; *Scholia in Lycophronem* (1180, 2) ; *Scholia in Theocritum* (2, 35-36a8), ainsi que chez Eustathe de Thessalonique, *Prooemium commentarii in Pindari Opera*, 9, 11 – on notera que l'on trouve assez fréquemment chez cet auteur des parallèles aux mots et expressions rares attestés chez Grégoire de Nysse, soit qu'il ait connu et lu Grégoire pour y trouver des modèles d'écriture, soit qu'il ait accès au même fonds d'érudition que son prédécesseur, à huit siècles d'écart.

(τὸ πολυκέντητον τοῦτο καὶ πολύχρωμον τῶν λόγων ἐξύφασμα) réunit des mots particulièrement rares : le substantif ἐξύφασμα apparaît dans un vers d'Euripide (*El.* 539), vers célèbre qui évoque le manteau d'Oreste qu'Électre a tissé ; il n'est ensuite plus attesté, dans les textes conservés, avant Grégoire de Nysse, qui l'emploie à deux reprises⁴³ ; après le IV^e siècle, il apparaît simplement dans un poème de Psellos⁴⁴. Les deux adjectifs employés sont tout aussi recherchés⁴⁵. Si ces quelques mots ou expressions n'appartiennent pas directement à la langue satirique, leur rareté et la recherche qu'ils manifestent permettent de caractériser, me semble-t-il, le type de langue et d'expression visé par Grégoire : un discours de haut niveau rhétorique, mais où la recherche lexicale est mise au service de la satire ; s'il reproche à son adversaire d'user d'ornements sans lien avec le fond de son discours en s'inspirant mal à propos des anciens, Grégoire veut montrer au contraire qu'il est, lui, capable de déployer toute sa force rhétorique en usant de termes et de figures adaptés à son propos et issus de la tradition littéraire.

DE LA CRITIQUE DU STYLE À LA CRITIQUE DU FOND

Un dernier mot mérite d'être relevé dans cette série, φουσαλλίς, qui atteste une nouvelle fois la proximité de Grégoire avec le vocabulaire satirique. Ce mot apparaît dans la comparaison du discours d'Eunome avec des bulles d'air dans l'eau, comparaison visant à souligner le caractère vide et sans consistance des paroles de l'adversaire. Cette image, que Grégoire reprend souvent dans des contextes différents, a été analysée de près par H.-D. Saffrey⁴⁶. Cependant, si elle remonte bien, comme le veut cet auteur, à une image épicurienne, son emploi dans un contexte polémique et, en particulier, le rapprochement entre les mots πομφόλυξ et φουσαλλίς, indiquent d'autres proximités : en effet, on retrouve ces deux termes chez Lucien, *Charon*, 19⁴⁷, dans une description de la

⁴³ Cf. *Vita Moysis* II, 187, 13.

⁴⁴ *Poem.* 6, 406, vers cité dans le lexique du Pseudo-Zonaras, H, 993, 5.

⁴⁵ πολυκέντητος n'apparaît ailleurs que dans la littérature lexicologique ou dans les scholies (*Schol. in Lycophr.* 508, 7 ; *Schol. in Hom. Il. vet.* III, 371, 2 ; XIV, 214, 3 ; Eustathe, *In Il.* I, 699, 1 ; 699, 3 ; *Etym. Gud.* K, 317, 34 (= [Zon.] *Lex.* K, 1187, 10) ; *Etym. Magn.* 506, 49 ; 681, 45 ; Apoll. Soph. *Lexicon Hom.* 133, 7 ; Aristonic. *Gramm. De signis Il.* III, 371, 2 ; Hesych. *Lex.* Π, 2840, 1 ; 2864, 1 ; *Souda* Π, 1972, 1) ; πολύχρωμος, courant dans la tradition alchimique, est plutôt rare dans le reste de la littérature grecque ; avant Grégoire, qui l'emploie à quatre reprises (*In inscriptiones Psalmorum* 136, 10 ; [Bas.] *Ep.* 38, 5, 26 ; 50), il n'est connu que chez Eusèbe de Césarée (*Laus Constantini*, 11, 8) et dans un texte d'attribution douteuse (Hérodien ?, *Partitiones*, 153, 9).

⁴⁶ H.-D. Saffrey, « *Homo bulla*, une image épicurienne chez Grégoire de Nysse », *Epektasis, Mélanges patristiques offerts au cardinal Jean Daniélou*, éd. J. Fontaine, Ch. Kannengiesser, Paris 1972, p. 534-544.

⁴⁷ C'est la seule autre attestation du terme φουσαλλίς hors de la littérature médicale (cf. Fr. Skoda, *Médecine ancienne et métaphore. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie en grec ancien* [Ethnoscience 4], Paris, 1988, p. 204-206), hormis Aristophane, *Lysistrata*, 1244, où le terme désigne un instrument à vent, sens que retiennent d'ailleurs les lexiques anciens, comme celui d'Hesychius, Φ, 1042 ou bien la *Souda*, Φ, 853.

vie humaine, qui est fort proche de l'invective de Grégoire⁴⁸. On peut voir là un indice supplémentaire du emploi par Grégoire des images et des mots propres à la tradition satirique.

Mais la fin du passage retenu, avec l'image de la bulle d'air et les termes qui la précèdent immédiatement, introduit un changement d'objet dans l'attaque de Grégoire : il ne s'agit plus du style d'Eunome, comme dans le paragraphe précédent, mais de sa pensée. Les images employées par Grégoire et les références utilisées changent en effet ; la phrase « toute entreprise, toute défense de ses concepts, toute préparation technique coule toute seule à pic » (πᾶν ἐπιχείρημα καὶ πᾶσα προβολὴ νοημάτων καὶ πᾶσα παρασκευὴ τεχνικὴ αὐτὴ περι ἑαυτὴν κατερρῦν), fait se succéder trois termes ou groupes de termes qui ont un double sens, militaire et rhétorique. En effet, ἐπιχείρημα désigne à la fois l'entreprise militaire, l'attaque, et l'argument rhétorique ; προβολὴ indique à la fois la défense, l'usage d'armes défensives, et la mise en avant de tel ou tel argument ; παρασκευὴ τεχνικὴ peut signifier aussi bien une préparation militaire qu'une préparation rhétorique. Or cette machine de guerre d'Eunome coule à pic, avorte, inefficacité que reprend, dans les lignes qui suivent, l'image des bulles d'air.

ISOCRATE ET PHILON, VICTIMES D'EUNOME ?

Ces quelques lignes de Grégoire articulent donc une double critique, contre le style d'Eunome d'abord, puis contre le fond de son discours. Or les deux victimes de son pillage, Isocrate et Philon, apparaissent dans la première section, consacrée au style, et non dans la seconde, consacrée au fond. Donc contrairement à ce qui se produit plus loin dans le *Contre Eunome* (III.7.8-14), Grégoire ne reproche pas ici à son adversaire d'avoir perverti la doctrine chrétienne par des erreurs judaïsantes⁴⁹. Il est d'ailleurs significatif que Grégoire emploie en général la racine ἰουδαῖος lorsqu'il critique la proximité d'Eunome avec les conceptions juives de Dieu⁵⁰, tandis qu'il qualifie ici Philon d'ἑβραῖος, terme qu'il n'utilise jamais dans un contexte de polémique contre le judaïsme⁵¹. Isocrate et Philon

⁴⁸ Cf. H.-D. Saffrey, « *Homo bulla...* », p. 538, qui signale le rapprochement sans relever la grande proximité lexicale entre les deux passages ; il retient plutôt la diffusion de l'image, aussi bien chez les Grecs que chez les Latins, et ce jusqu'aux *Adages* d'Érasme. Si l'image est largement diffusée, il me semble cependant qu'elle joue un rôle particulier dans la langue satirique, comme le montre son emploi par Lucien et Pétrone.

⁴⁹ Une traduction approximative qu'avait donnée J. Daniélou (« Philon et Grégoire de Nysse », dans *Philon d'Alexandrie, colloque de Lyon, 11-15 septembre 1966*, Paris, 1967, p. 333-346 ; « *Éléments* », *L'Être et le temps chez Grégoire de Nysse*, Leyde, 1970, p. 86-87), faisant dire à Grégoire que Philon avait été pillé par Eunome comme il avait lui-même pillé Isocrate, a conduit à quelques mécompréhensions de ce passage ; en particulier, l'auteur lui-même s'étonnait que Grégoire, qui a d'ordinaire bonne opinion de Philon, puisse le maltraiter ainsi.

⁵⁰ Cf. *Eun.* I.108, 177, 179, 258, 262, 266, 267, 269 ; II.14, 15, 199, 241 ; III.1.33 ; 2.72, 73, 156 ; 7.8, 9, 38 ; 8.23 ; 9.31, 36.

⁵¹ Pour les titres employés pour désigner Philon, voir D. T. Runia, « Philonic Nomenclature », dans Id., *Philo and the Church Fathers. A Collection of Papers* (Supplements to *Vigiliae Christianae* 32), Leyde, New York, Cologne, 1995, p. 25-53, ici p. 39-43. Il relève que, de manière générale, l'appellation ὁ ἑβραῖος est employée de manière positive.

sont donc présentés par Grégoire comme des modèles, des maîtres, auxquels Eunome emprunte sans savoir choisir, n'en retenant que l'extérieur, l'ornement⁵². Que ces modèles, en outre, ne soient pas tout à fait de bons modèles, il est peut-être possible de le lire entre les lignes de Grégoire, mais celui-ci ne l'affirme pas clairement dans notre passage. On a vu plus haut que les critiques stylistiques que reprenait Grégoire donnaient souvent pour exemple des textes d'Isocrate ; on vient de rappeler que Grégoire souligne fréquemment des rapprochements possibles entre hérésie eunomienne et judaïsme⁵³, rapports qu'il explicite sur un point doctrinal précis (*Eun.* III.7.8-14). Peut-être faut-il surtout retenir ici que Grégoire présente Philon comme un modèle d'écriture, au même titre qu'Isocrate, fait qui n'a pas été relevé jusqu'à présent, à ma connaissance, et qui témoigne une nouvelle fois de l'admiration de Grégoire pour Philon.

La référence isocratéenne est sans doute plus ambiguë ; en effet, dans les lignes qui précèdent l'extrait de *Contre Eunome* II.128 que nous avons cité plus haut, Grégoire reproche à Eunome le temps mis pour composer l'*Apologie de l'apologie*, durée qu'il estime supérieure à la longueur de la guerre de Troie⁵⁴. Or de tels reproches, joints à des remarques sur le caractère laborieux de l'écriture, reviennent fréquemment dans la critique littéraire antique au sujet d'Isocrate⁵⁵. Si l'on se souvient des autres rapprochements avec les critiques contre le style d'Isocrate, le modèle que s'est choisi Eunome n'est pas irréprochable⁵⁶.

⁵² Sur les rapports entre Grégoire et Philon, cf. D. T. Runia, *Philo in Early Christian Literature* (Compendia Rerum Iudaicarum ad Novum Testamentum III, 3), Assen, Minneapolis, 1993, p. 243-261 pour Grégoire de Nysse et Philon, p. 244-247 pour les rapports supposés par Grégoire entre Philon et les hérésies arianisantes ; cf. également A. C. Geljon, *Philonic Exegesis in Gregory of Nyssa's De vita Moysis* (Brown Judaic Studies 333), Providence, 2002, p. 51-53, qui reprend les conclusions de D. T. Runia.

⁵³ Concernant les hypothèses patristiques sur les liens entre Philon et les hérésies, cf. D. T. Runia, « A Note on Philo and Christian Heresy », dans Id., *Philo and the Church Fathers. A Collection of Papers* (Supplements to Vigiliae Christianae 32), Leyde, New York, Cologne, 1995, p. 144-154 et 257-258 (article initialement publié dans *Studia Philonica annual* 4, 1992, p. 65-74). Plus largement, pour les rapports entre arianisme et judaïsme, cf. R. Lorenz, *Arius judaizans ? Untersuchungen zur dogmengeschichtlichen Einordnung des Arius* (Forschungen zur Kirchen- und Dogmengeschichte 31), Göttingen, 1980.

⁵⁴ « Comme j'entends dire qu'Eunome précisément passa bien des années, plus que la guerre de Troie, industrieux, en toute tranquillité, à se forger en un long sommeil ce grand rêve, cherchant avec industrie non pas comment il pourrait expliquer telle idée mais comment il ferait aller des concepts forcés au fil du texte et cueillerait alentour des sons assez mélodieux en tel ou tel écrit » (καθ' ἄπερ ἀκούω καὶ τὸν Εὐνόμοιο ἦν ὑπὲρ τὸν Ἰλιακὸν πόλεμον τῆ πολυετία φιλοπόνως καὶ καθ' ἡσυχίαν πολλὴν προσεδρεύσαντα ἐν πολλῶ τῷ ἦπρω τὸν μακρὸν τοῦτον ὄνειρον ἑαυτῷ συμπλάσαι, ζητοῦντα φιλοπόνως οὐχ ὅπως ἐρμηνεύσει τι τῶν νοηθέντων, ἀλλ' ὅπως κατὰ τῶν λέξεων ἐπισύρηται κατηγορησμένα νοήματα καὶ περισυλλέγοντα τὰς εὐχοτέρας φωνὰς ἐκ συγγραμμάτων τινῶν) *Eun.* II.127.

⁵⁵ Voir en particulier Plutarque, *Gloire des Athéniens*, 350E, et plus largement tout le chapitre 8. Pour de plus amples références, cf. J. A. Röder, *Gregor von Nyssa...*, p. 153-154, commentaire d'*Eun.* I.13 ; cf. également I.6.

⁵⁶ Je remercie M. Alexandre pour les remarques faites lors de la présentation orale de cet exposé, en décembre 2007 : elles m'ont grandement aidé à préciser et nuancer ces dernières réflexions.

Ces quelques lignes montrent donc la connaissance approfondie qu'avait Grégoire de Nysse des procédés et des références de la satire. Sans me prononcer fermement sur une connaissance directe d'Aristophane par Grégoire – bien que la référence aux *Acharniens* me semble probable – il me paraît acquis que les termes, les images et les attaques dont Lucien et Aristophane sont pour nous les principaux témoins⁵⁷ étaient connus de Grégoire de Nysse. En effet, il n'utilise pas uniquement les armes qu'il trouve dans la tradition hérésiologique antérieure mais recourt aussi directement aux sources non chrétiennes, éventuellement pour remotiver des images comme celle du centon, à travers l'origine étymologique du mot et une possible référence à Aristophane. Les termes employés pour critiquer les auteurs de tragédie ou les démagogues de la période classique, les pseudo-philosophes ou pseudo-prophètes contemporains de Lucien, servent chez le Capadocien à déconsidérer l'adversaire doctrinal au sein des controverses religieuses. En outre, les figures du glorieux passé d'Athènes, comme Isocrate, sont rapprochées, sans que cela demande d'explication, du philosophe juif Philon, pour en faire des modèles rhétoriques utilisés à mauvais escient par l'adversaire.

Ainsi, la culture littéraire de Grégoire, sa formation rhétorique, lui permettent de ressaisir la tradition de la satire ancienne pour la refondre dans le contexte des débats doctrinaux du christianisme. Au contraire de ce qu'il reproche à son adversaire, qui connaît les Anciens mais ne sait les utiliser à bon escient, Grégoire démontre ici avec brio qu'il maîtrise suffisamment l'héritage classique pour l'assimiler et le transformer, afin de répondre aux besoins de sa polémique. Ce qui était autrefois le propre de la comédie ou de la satire passe dans le genre de la controverse dogmatique. Après cette démonstration de force, la réfutation proprement dite des doctrines de l'adversaire est jouée d'avance. On aurait aimé, devant une telle virtuosité, pouvoir mesurer les capacités réelles de son adversaire ; ce qui nous est conservé des œuvres d'Eunome ne le permet malheureusement pas. Faute de pouvoir évaluer la justesse des critiques, nous ne pouvons qu'admirer la prouesse littéraire de Grégoire.

Matthieu CASSIN

*Chargé de recherches documentaires
Paris IV – IRHT (UPR 841)*

⁵⁷ La tradition de la satire à l'époque impériale a été principalement étudiée autour de l'œuvre de Lucien (cf. J. Bompaire, *Lucien écrivain. Imitation et création* [Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 190], Paris, 1958, p. 471-513 ; C. P. Jones, *Culture and Society in Lucian*, Cambridge, Londres, 1986, chap. 10-12) ; L. Pernot évoque brièvement le $\psi\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$ et le manque de théorie et de pratique qui le caractérise dans le genre épictétique (*La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain* [Études augustiniennes, série Antiquité 137-138], Paris, 1993, p. 481-490). Pour la période classique, cf. S. Koster, *Die Invektive in der griechischen und römischen Literatur* (Beiträge zur Klassischen Philologie 99), Meisenheim am Glan, 1980.